L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 393 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI 11 JUIN 1895.

sionnaires ; les autres sont installés dans les diverses parties de la province.

Mais ces estimations ne sont basées que sur des informations générales fournies par les fonctionnaires chinois, car il n'y a aucun renseignement positif sur le service des missionnaires en Chine.

Il est dit que l'empereur de Chine et le Tsong Li Yamen donnent aux missionnaires toute la protection possible, mais il est difficile de les protéger contre les violences de la populace, principalement dans les points éloignés de l'intérieur.

Le gouvernement Chinois a demandé aux gouvernements étrangers de tenir compte de ces difficultés, et il a donné aux missionnaires l'avis de se tenir dans la limite des provinces où ils ne courent aucun danger.

Mais le zèle de ces derniers les a faits marcher de l'avant sans crainte, et les a conduits parmi des populations où le gouvernement peut difficilement les protéger.

Chez les ambassadeurs étrangers.

Presse Associée.

Washington, 10 juin—Aucune information sur les prétendus massacres n'est arrivé à l'ambassade française.

M. Patenôtre, qui a représenté la France à Pékin, il y a dix ans, exprime des doutes au sujet de la véracité du rapport annonçant que le gouvernement chinois intercepte les dépêches au relatives aux troubles.

Quand il était en Chine, les dépêches n'ont jamais été retenues, et il a toujours pu communiquer librement avec son gouvernement et l'amiral commandant l'escadre française. M. Patenôtre dit qu'il est possible au navire français de remonter le Yang Tse Kiang jusqu'à Han Kow.

L'ambassadeur assure qu'il y a six cents missions catholiques en Chine, dont soixante-quatre sont françaises et vingt-cinq italiennes. Il n'a aucun renseignement positif sur le nombre des missions protestantes.

Le nombre des missionnaires à un poste varie de deux ou trois à dix et plus.

L'ambassadeur anglais et tout son personnel sont en congé, de sorte qu'aucune information positive sur les missions anglaises en Chine ne peut être obtenue. On dit, cependant, qu'elles sont très nombreuses, et que beaucoup de femmes anglaises se sont rendues dans l'ouest dans le but de faire cesser la pratique religieuse qui consiste à noyer de jeunes enfants, suivant certains rites.

Le gouvernement n'a reçu aucune dépêche du ministre en Chine, M. Denby, ou des autres fonctionnaires américains au sujet des massacres de Cheng Tu.

Les archives du ministère ne contiennent pas de documents établissant le nombre des missionnaires américains à Cheng Tu.

Comme il y a un bureau télégraphique en cette ville, les fonctionnaires du gouvernement pensent qu'il serait facile d'apprendre toutes les circonstances de cette affaire, et comme aucun rapport de massacre n'est arrivé, ils estiment que les propriétés ont été détruites et qu'il n'y a pas de mort à déplorer.

Le ministre des Postes.

Presse Associée.

Washington, 10 juin—Le ministre des Postes, M. Wilson, est parti à 4 heures 30 de l'après-midi pour Centralia, Mo., où il prononcera un discours mercredi à la distribution des prix du collège.

Les Navires Américains.

Presse Associée.

Washington, 10 juin—Le navire-amiral San Francisco et le Columbia sont arrivés à Copenhague.

Une dépêche au ministère de la marine annonce le départ du Concord de Nangasaki pour Chemulpo.

DERNIERE HEURE.

Terrible Désastre dans une Mine de la Sibérie.

Presse Associée.

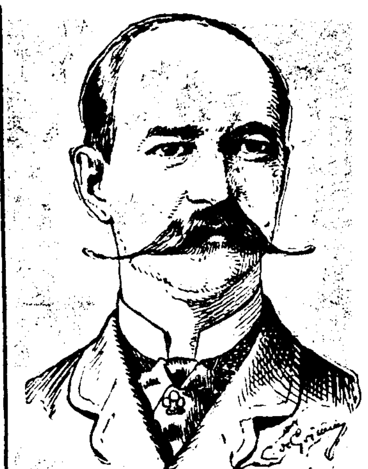
Breslau, Sibérie, 10 juin—La mine de Segingoites appartenant au comte Von Donnersmark, est en feu. Des quatre cents mineurs occupés au moment où l'incendie a éclaté, quarante seulement ont pu remonter.

Le sort des autres n'est pas connu au moment où cette dépêche est envoyée, mais on craint un terrible désastre.

Ministre Allemand dans l'Amérique Centrale.

Presse Associée.

Berlin, 10 juin—Freiherr Von Bergen, ancien ministre au Guatémala, a été nommé ministre d'Allemagne dans les républiques de l'Amérique Centrale. Il résidera au Guatémala.



LE ROI DE GRÈCE.

Crise ministérielle à Athènes.

Presse Associée.

Athènes, 10 juin — Après l'élection de M. Zamis, le candidat du parti Delyanis, à la présidence de la Chambre des Députés, par 146 voix contre 44, les ministres ont téléphoné leur démission au roi au palais de Taoti.

Le roi Georges Ier a aussitôt mandé M. Delyanis et l'a chargé de former un cabinet.

La situation des missionnaires en Chine.

Presse Associée.

Washington, 10 juin—Les autorités chinoises font tout leur possible pour protéger les missions.

C'est aux vice rois des provinces qu'est confié le soin de la protection des missionnaires, des églises, etc., etc. ; ils sont dégradés s'ils permettent à la populace d'attaquer les missions.

Aussi sont-ils très actifs, ainsi que leurs préfets et leur police, à empêcher les émeutes.

Le journal officiel chinois, reçu récemment à Washington, montre que le vice-roi de Cheng Tu a été disgracié et remplacé.

Cette circonstance, ajoutée à l'agitation causée par l'ouverture de la ville au commerce étranger doit avoir causé les troubles qui, toutefois, n'ont pas encore été rapportés à la légation chinoise de Washington.

Mais Wu Chang, où un navire de guerre français a été envoyé, est une autre grande ville de l'intérieur située sur le Yang Tse Kiang. Le fleuve n'est plus navigable au-delà de cette ville pour les grands navires. Il est probable, en conséquence, que le navire français s'arrêtera à Wu Chang, le point le plus éloigné sur la route de Cheng Tu qui puisse être atteint.

A Cuba.

Presse Associée.

La Havane, 10 juin—Le capitaine général Martinez Campos se prépare à quitter la Havane pour Puerto Principe.

Le colonel Canellas, à la tête d'un détachement, a rencontré les insurgés à Sobarruco de Cuba.

Les rebelles étaient commandés par Jose Maceo. Le lieutenant espagnol Nieto et deux soldats ont été tués. Les insurgés ont eu deux tués et sept blessés. Les réguliers se sont emparés d'armes et de munitions.

Les rebelles ont tiré sur un garde-côte surveillant le rivage entre Punta Gorde et Sabinel a de Matanzas.

Un volontaire a été tué et un autre autre blessé.

Ouverture du Parlement Italien.

Presse Associée.

Rome, 10 juin—Le Parlement italien a été ouvert aujourd'hui en grande cérémonie par le roi Humbert en personne.

La ville était pavoisée à cette occasion, et une foule immense s'était assemblée pour assister à l'arrivée des sénateurs et des députés.

Le roi Humbert et la reine Marguerite ont été acclamés avec enthousiasme dans les rues où les souverains ont passé au milieu des troupes formant la haie.

Le roi a pris place sur le trône et, entre autres choses a dit :

Le peuple italien a si clairement manifesté son opinion, qu'aucun doute ne reste au sujet des questions qui doivent être promptement soumises à la discussion du Parlement.

Le peuple reconnait que les finances de l'Italie doivent occuper la première place et qu'une diminution des dépenses est nécessaire pour relever le crédit du pays à l'étranger.

Il sera, en conséquence, demandé au Parlement de se dévouer aux importantes questions des finances communales et gouvernementales, et aux réformes judiciaires.

Le roi Humbert ajoute qu'il est certain que le règlement de ces questions, et de quelques autres, fera beaucoup pour mettre d'accord les diverses classes de la population.

Puis le souverain s'étend longuement sur l'amitié existant entre l'Italie et la Grande Bretagne, et sur leur coopération en Afrique, et il ajoute que la politique italienne en Afrique, sera désormais de consolider ses possessions et non une politique d'aventures.

Le roi conclut en faisant remarquer qu'il compte sur les efforts des membres du Parlement pour maintenir l'édifice de l'unité nationale érigé par son père Victor Emmanuel. Le discours du souverain a été très applaudi par tous les groupes.

Les socialistes seuls n'assistaient pas à l'ouverture.

A la Chambre des Députés de Paris.

Presse Associée.

Paris, 10 juin—La politique de la France en Extrême-Orient a été mise à l'ordre du jour à la Chambre des Députés par M. Millerand, un socialiste, qui a protesté contre ce qu'il appelle la France jouant le jeu de l'Allemagne.

Soutenu par les autres membres de son parti, l'orateur a protesté contre la participation aux fêtes prochaines de l'inauguration du canal de la Baltique à la mer du Nord.

M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères, a répondu au milieu des interruptions des socialistes, auxquels les membres du Centre criaient : Silence, communards !

Le ministre a défendu la présence de l'escadre française à Kiel en disant que les marins français représenteraient non une France abattue, mais une nation confiante dans sa force et assez riche de gloire pour soutenir la comparaison avec n'importe quelle Puissance.

A propos de la politique de la France en Extrême Orient, M. Hanotaux a fait une déclaration très importante. Il a déclaré que même si les intérêts du pays n'avaient pas été si engagés, le gouvernement aurait considéré comme un devoir impératif d'intervenir immédiatement dès que les intérêts de la Russie ont été menacés.

Personne n'est assez aveugle, s'est écrié le ministre, pour n'avoir pas vu les dangers d'un changement dans la politique de la France en ne soutenant pas la Russie à cette occasion.

Le ministre s'est crû l'interprête fidèle des sentiments de la nation, en télégraphiant à St-Pétersbourg que la France place son alliance avec la Russie au premier rang de ses considérations, et que le gouvernement de la République était, en conséquence, disposé à soutenir avec toute l'efficacité possible les vues du gouvernement impérial au sujet des conditions de paix entre la Chine et le Japon.

Continuant ses remarques, à propos de l'envoi d'une escadre, M. Hanotaux a dit que les intérêts de la France justifiaient cette mesure, et il a montré la situation actuelle en Egypte comme le résultat de la malheureuse politique d'abstention que le Parlement a imposée à Gambetta, qui prévoyait les inconvénients de l'arrêt de l'activité du gouvernement en ce qui concerne le canal de Suez.

La nouvelle politique d'activité et d'expansion adoptée par la France l'a remise à la place qu'elle doit occuper parmi les nations, et a amené l'alliance avec la Russie, cette alliance qui a donné au pays le point d'appui qu'il attendait.

M. Hanotaux a conclu en demandant le soutien sans équivoque de tous les membres de la Chambre, car une politique vacillante, a-t-il dit, affaiblirait le prestige de la France à l'étranger.

La Salsepareille d'Ayer nécessite une moindre dose, et est plus efficace, dose pour dose, qu'aucune autre médecine pour le sang.

Marchés Divers.

Paris, 10 juin, 4 p. m.—La rente 3 pour cent est cotée à 102 francs 55 centimes à-compte.

Londres, 10 juin.—Consolidés au comptant 106 1/8 ; à terme 106 1/8.

Liverpool, 10 juin, p. m.—American Middling fair 4 1/2d, Good Middling 4 1/16. Am. Middling 3 9/32, Good Ordinary 3 21/32 ; Ordinary 3 15/32.

Liverpool, 10 juin.—Coton spot—demande bonne et les prix en hausse.

Middling américain 3 9/32. Ventes 8,000 balles, dont 500 pour la spéculation et l'exportation, y compris 7,800 américain. Recettes 30,000 balles, 27,300 coton américain.

Futurs—stables à l'ouverture ; à la clôture calme.

Livraison en juin 3 54/64 à 3 55/64, juin et juillet 3 54/64 à 3 55/64, juillet et août 3 55/64, août et septembre 3 56/64 à 3 57/64, septembre et octobre 3 56/64 à 3 57/64, octobre et novembre 3 57/64 à 3 58/64, novembre et décembre 3 58/64, décembre et janvier 3 58/64 à 59/64, janvier et février 3 59/64 à 3 60/64, février et mars 3 60/64 à 3 61/64.

Tenders 800 balles nouveau régistre et 200 balles ancien.

New York, 10 juin—Les futurs sont stables à la clôture.

Ventes 138,500 balles.

Janvier 739, février 744, mars 749, mai ——, juin 717, juillet 717, août 721, septembre 724, octobre 728, novembre 730, décembre 734.

New-York, 10 juin—Middling Gulf 7 1/2, Middling Uplands 7 1/4. Coton stable à la cloture.

Ventes 1,059 balles.

On peut, en toute sûreté, donner aux enfants les Pilules d'Ayer, elles sont agréables au goût. C'est le meilleur cathartique connu.

FAITS DIVERS.

Nouvelle-Orléans, 11 Juin 1895.—Indications pour la Louisiane—Temps : incertain, avec averses occasionnelles ; vents du sud est.

Temperature du 10 juin 1895.
Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens.
No 142 rue du Canal,
Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	80	24
Midi	90	29
3 P. M	90	29
6 P. M	88	28

TRIBUNAUX.

Cour Criminelle de District.—Section A—Juge J. H. Ferguson.

Les procès suivants ont été ajournés : Fred Staehle, blessures ; Larry Plant, loi du dimanche ; Martin Dixon, détournement ; Antonio Gurengion, actes de violence, a été acquitté.

Condamnations :

Ed Sanders, attaque et blessure ; 1 an de travaux forcés et $25 d'amende.

James Harris, attaque et blessure ; 9 mois de prison.

Hattie Rogers, voies de fait ; $10 d'amende ou 30 jours de prison.

Dans l'affaire de Ed Sandeis, le juge Ferguson a refusé une nouvelle audition ce cause.

Section B—juge J. C. Moise.

Condamnations :

Mike Maertro, actes de violence, $25 d'amende ou 30 jours de prison ; T. R. Cotham, port d'arme cachée, 2 jours d'incarcération ; Wm Davis, larcin, 4 mois de travaux forcés ; Chas. Smith blessures, 6 mois de prison ; Phil Brown, voies de fait, 1 jour de prison.

Cour Civile de District. — Morris Lewis vs H. W. Breetling—action en recouvrement de $1,260 sur des billets.

Les successions de Wm M. Smallwood et Nicholas Burchaell ont été ouvertes

Annie Martin vs John Hoffman, son mari—demande de séparation.

John Delaney vs Thos A. Théard—réclamation de $250 sur un billet.

Security Building and Loan Association vs les héritiers de Hy S. Baxter—action en recouvrement de $751 sur des billets.

Edw. Deniger vs sa femme—action en séparation.

Joseph Rittiner vs M. et Mme François Chesé—réclamation de $484 50 sur un compte courant.

On demande l'émancipation de Fielding Simon Poplers et de Hy. V. Morse.

Première Cour de Police Correctionnelle—Bridget Whalen—ivresse et bris de paix : $10 d'amende ou 30 jours d'incarcération.

Geo Coleman—bataille, bris de paix et insulte ; $75 d'amende ou 90 jours de prison.

Emily Warfield—bris de paix ; $10 d'amende ou 30 jours de prison.

Dora Murray et Célestine Hall—bris de paix, langage obscène et insultes ; $75 d'amende ou 90 jours de prison.

Florence Hennessey et Lena August—bataille, bris de paix et langage obscène ; renvoyés à la maison de refuge.

Tom Brown et Jno, Tyler—allures suspectes ; $10 d'amende ou 30 jours d'incarcération.

Jim Grady—ivresse bris de paix, langage obscène et violation de l'ordonnance 4,782 ; $75 d'amende ou 90 jours d'emprisonnement.

Deuxième Cour de Police Correctionnelle.—Wm Eaton-ivresse, bris de paix et langage obscène ; $10 d'amende ou 30 jours d'incarcération.

Willie Nance et Mary Spengler—bataille et bris de paix ; $10 d'amende ou 30 jours de prison.

Sophie Aaron et Louisa Carroll ; violation de l'ordonnance 4434 ; $10 d'amende ou 30 jours d'incarcération.

Fannie Seals—vagabondage ; $5 d'amende ou 30 jours d'emprisonnement.

Andrew Hanson et Isaac Irving—ivresse et bris de paix ; $10 d'amende ou 30 jours de prison.

Gustave Bokenhagen—ivresse ; $25 d'amende ou 30 jours d'incarcération.

Hy Reuben—allures suspectes ; $10 d'amende ou 30 jours de prison.

Jean Marie Senac et John Buruth—violation de la loi du Dimanche ; $150 de caution.

Delphine Birden—insultes et bris de paix ; $100 de caution.

La Bicyclette.

Il parait que l'amour de la bicyclette a les plus fâcheux effets sur l'éducation musicale des Américains. Un journal des Etats-Unis a entrepris une enquête à ce sujet, et prouve, par des documents certains, que les jeunes compatriotes ne songent plus qu'à pédaler, à dévorer des kilomètres, qu'elle négligent presque entièrement, pour cet exercice en plein air, les arts d'agrément, le chant et surtout le piano. On ne joue plus de piano aux Etats-Unis. Au premier abord, ce résultat ne semble point si déporable, et l'on est tenté de rendre grâces à la manie du cyclisme. Mais, d'autre part, la bicyclette est bien disgracieuse et haïssable. Et l'on demeure perplexe.

Excursion a Thibodeaux.

L'excursion du Louisiana Ex Club Ltd sera brillante au-delà même de toute attente ; beaucoup de personnes partiront de la ville, et sur la route, bien d'autres se joindront à elles.

A Thibodeaux de grands préparatifs se font pour accueillir les excursionnistes avec hospitalité. Notre confrère, la *Sentinelle de Thibodeaux*, nous apprend que le Maire et que bien des notabilités de l'endroit seront à la gare à l'arrivée du convoi.

Donc une promenade charmante et une journée délicieuse au milieu d'une population hospitalière, voilà ce qu'il est permis de prédire aux personnes qui constitueront la joyeuse bande de dimanche.

Le Meeting d'hier soir.

Nous venons d'assister à une bien intéressante soirée—un discours très remarquable surtout qui, à lui seul—constitue toute la soirée.

A huit heures du soir, quand nous sommes entré dans la salle, elle était bondée de spectateurs. Non seulement toutes les chaises étaient prises, mais toutes les allées étaient encombrées de spectateurs debout. Il nous a fallu plus d'un quart d'heure pour arriver devant l'estrade. Encore y sommes nous resté longtemps, très longtemps debout. Ce n'est qu'à grand'peine et longtemps après, que nous avons pu nous procurer un siège.

Beaucoup de dames dans la salle, beaucoup plus que nous ne nous y attendions et une foule de personnes qui n'habitent certainement pas la ville. C'étaient pour la plupart des délégués de nos paroisses rurales qui s'étaient rendus fidèlement au rendez-vous qui leur avait été assigné.

Il n'y a pas à se le dissimuler, le mouvement en faveur de l'argent est très sérieux et, à en juger par le meeting d'hier soir, il est ardent.

La question du frappage illimité de l'argent est réellement devenue une question Louisianaise.

Au moment où nous entrions, M. Money, du Mississipi, un des champions du parti de l'argent avait la parole. Il nous serait difficile de donner une idée correcte de son discours qui a été long cependant, mais pendant lequel il nous a été difficile, pour ne pas dire impossible de prendre la moindre note.

Pendant qu'il parlait, nous avons, autant qu'il nous a été possible, parcouru du regard l'immense assemblée ; nous y avons remarqué le juge Richardson, MM. Quakenboss, J. E. Reynolds, de la paroisse Bienville ; le shérif Crawford, M. Bailey, de la paroisse Winn ; le Dr Benton, de St-Tammany ; le sénateur Nelson, M. J. D. Evans, de la paroisse Claiborne ; M. A. Feitz, de Robeline, Henry Bernstein, etc.

Sur l'estrade, plusieurs autorités de ville et d'Etat et quelques membres de la Presse. Le coup d'œil était vraiment imposant alors. Mais la curiosité, l'animation ont été bien autrement grandes, quand la parole a été donnée à M. Bryan.

Nous n'avions ni l'honneur ni le plaisir de connaitre le jeune orateur ; mais pendant le discours de M. Money, bien que ne l'ayant jamais vu, nous l'avions reconnu. Il a, en effet, une de ces physionomies qui attirent et fixent l'attention. Rien qu'à l'apercevoir dans un groupe, vous devinez immédiatement que vous avez devant vous une personnalité qui sort de l'ordinaire, qui ne fait pas partie du *Serrum Pecus* du poète. La tête est puissante, large, imposante ; les cheveux épars, bien plantés, encadrent artistement les traits. La taille est petite, mais bien prise. La voix est puissante ; le timbre sec, mais élégant, et l'organe extrêmement souple, se prête également aux éclats de la passion et aux inflexions les plus naturelles, les plus variées de la conversation la plus familière. Il passe avec une étonnante facilité du "grave au doux, du plaisant au sévère" et il manie la plaisanterie avec autant d'adresse que la passion.

Il est à peu près impossible de résumer ce discours qui est tout un monde, bourré tout à la fois d'arguments serrés et d'anecdotes amusantes. Si élégant qu'il soit, M. Bryan est par excellence, l'orateur populaire. Il ne néglige rien de ce qui peut lui conquérir son public et il y réussit toujours avec un rare bonheur ; Ajoutons que sa diction est non seulement d'une parfaite justesse, mais d'une clareté, d'une limpidité rares.

Il avait aperçu dans la salle une grande quantité de Dames ; il n'était pas homme à ne pas profiter de cet atout qu'il trouvait dans son jeu et il a commencé par mettre le beau sexe de son côté. Il lui a fait appel et lui a confié dans la famille la défense de la monnaie d'argent. heureux début qui lui assurait d'avance la conquête de son public.

Nous ne dirons pas que M. Bryan ait fourni à la discussion d'hier soir des arguments nouveaux, mais tout cela est si bien dit, tout cela est semé d'anecdotes et de réflexions si originales, que l'on y trouve tous les attraits de la nouveauté.

C'est surtout à M. Carlisle qu'il en veut. Il l'accable de ses sarcasmes, il prend un malin plaisir à le saisir en contradiction avec lui-même. On sait que le secrétaire d'Etat a été jadis d'une opinion différente de celle qu'il professe et défend aujourd'hui. M. Bryan en profite et sait toujours mettre les rieurs de son côté.

Il est naturellement partisan et partisan à outrance du bi-métallisme, du double étalon, du frappage illimité au taux de 16 à 1. En homme qui connait sur le bout du doigt l'histoire parlementaire de son pays, il se sert tour-à-tour, de MM. Carlisle, Sherman et Blaine et toujours ses attaques, ses sarcasmes sont accueillis par les rires les plus bruyants, les applaudissements les plus chaleureux.

Que n'a-t-il appelé à son aide ? Dieu, l'Evangile, la Bible se transforment en auxiliaires puissants.

Voilà plus de six mille ans que le bimétallisme existe, sans qu'on ait songé à s'en débarrasser.

Pas d'entente possible pour lui avec l'Europe. Si les puissances européennes voulaient accepter, ce que nous leur offrons généreusement soit. Si elles s'y refusent, passons-nous d'elles. La république américaine "fara da se." Elle le peut ; elle peut vivre indépendante de toute l'Europe.

Sa péroraison a été extrêmement heureuse et il s'est assis au milieu d'applaudissements frénétiques, qui ont duré plusieurs minutes.

La séance a été alors forcément levée ; tout le monde s'était levé et avait quitté la salle. Il était, d'ailleurs, plus de 11 heures et demie du soir.

Les prénoms étrangers.

On sait qu'à l'étranger les prénoms ne sont pas toujours des noms de saints ou de personnages illustres ou historiques. Ainsi, en Chine, au Tonkin et dans la plupart des pays d'Extrême-Orient, les filles sont appelées par un numéro, suivant l'ordre de leur naissance. Dans la famille Chang, par exemple, il y aura Mlle Première Chang, Mlle Deuxième Chang, etc.

Cette manière de procéder parait gagner du terrain aux Etats-Unis, surtout dans les régions où le Chinois domine, comme en Californie. Mais les Américains, pour abréger, préfèrent donner à chacun de leurs enfants, par rang d'âge, le nom du nombre qui lui revient. Les registres de l'état civil de San Francisco mentionnent une famille Stickney composée de quatre enfants portant les prénoms de *One, Two, Three*, et., autrement dit : Un Stickney, Deux Stickney.... Quatorze Stickney.

D'autres parents n'ont pas les mêmes soucis d'abréviation. Ainsi, l'autre jour, on baptisait à Washington un petit garçon sous la litanie suivante : Abel, Benjamin, Caleb, Daniel, Ezra, Félix, Gabriel, Haggai, Isaac, Jacob, Kish, Lévi, Manuel, Néhémiah, Obadiah, Pierre, Quentin, Rechab, Samuel, Tobi, Uzziel, Vaniah, Word, Xyste, Yariab, Zacharie, Jenkins. Autant de noms que de lettres dans l'alphabet !

L'excursion des Orphelins.

On nous prie d'annoncer que l'excursion annuelle des Orphelins, d'abord fixée à ce matin, a été renvoyée à demain matin.

Les violateurs de la Loi du Dimanche.

Les personnes dont les noms suivent ont été mises en état d'arrestation avant-hier pour infraction à la loi du Dimanche :

P. A. Albert, couleur ; Otto Ciencst, James Campbell, John Brunet, James O'Brien, John Lonergan, Paul Lecourt, James O'Malley, Antonio Callarade.

Coup de rasoir.

A quatre heures et demie de l'après-midi, hier, une querelle s'est élevée à l'encoignure des rues Flood et Dauphine entre Alice Parker et Albert Archie, tous deux de couleur.

A cours de la querelle Archie a reçu un coup de rasoir au bras gauche. Il a été transporté à l'hôpital par des amis. Alice s'est enfuie mais une plainte a été déposée contre elle.

Collision.

Une collision a eu lieu hier à trois heures de l'après-midi à l'angle des rues Laurel et Milan, entre le char électrique No 136 et un wagon conduit par Hy. Atnott, âgé de 15 ans. Le mulet de la charrette a eu la jambe cassée et dû être abattu ; il était estimé à $225. Les dommages au char sont d'environ $100.

La meilleure de toutes les Poudres-Levain.—Dernier rapport du Gouv. des E. U.

Royal Baking Powder

ABSOLUMENT PUR.

C. LAZARD & CO., LTD.

LES ANCIENS ET POPULAIRES

Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Canal et North Peters.

10 mars—1a—Dim Mar Jeu Sam

Arrêt confirmé.

La cour d'appel, par l'organe du juge R. N. Ogden, a confirmé hier matin, l'arrêt du juge King, rendu il y a plusieurs mois en faveur du maire de la Nouvelle Orléans, accusé par un comité de citoyens de coupable négligence dans l'exercice de ses fonctions officielles.

En motivant sa décision, le juge Ogden a ajouté que l'arrêt du juge de la Cour inférieure et it remarquable par sa clarté ; qu'il était fruit d'un travail long et consciencieux.

La Cour ne croit pas que la Constitution et les lois aient été violées par l'approbation de l'ordonnance dite "Fischer Belt Ordinance."

Quand le conseil adopte une ordonnance, il l'envoie au maire pour qu'il la signe, absolument comme fait la Législature quand elle vote une loi, elle l'envoie au Gouverneur qui la signe ou y appose son veto.

Comment donc aurait-il pu y avoir méfait de la part du maire en ce cas.

Il n'était pas du devoir du maire, poursuit la cour, de faire savoir au Conseil que plusieurs de ses membres étaient sous le coup d'accusations devant les tribunaux, et qu'un autre de ses membres était sous le coup d'une condamnation. S'il l'eut fait fait, ce n'eut été que pour la forme.

Il n'est pas certain que les conseillers municipaux doivent être considérés comme des fonctionnaires publics dont c'est le devoir du maire de surveiller les actes.

La loi ne dit pas que le maire signalera à l'attention du Conseil la conduite répréhensible de l'un quelconque de ses membres. Il n'était pas plus tenu que le premier citoyen de dévoiler les méfaits des conseillers.

Il est établi par les témoignages que le maire pour agir s'est inspiré des conseils de l'avocat de district. Donc, en agissant comme il l'a fait, ajoute la cour, et croyant bien faire, on ne saurait le lui imputer à crime.

La cour cite encore quelques points de droit pour exonérer le maire de tout blâme, et termine en déclarant que l'arrêt de la cour inférieure est maintenu.

L'affaire Haley-Caufield.

DÉPOSITION DE M. MARSHALL.

Le procès des conseillers municipaux Haley et Caufield a continué hier devant la cour du juge Moise.

A l'ouverture de l'audience un grand nombre de spectateurs, attirés par ces débats intéressants, occupaient la salle. Après les préliminaires d'usage, M. Charles Marshall, surintendant de la compagnie du chemin de fer du Louisville et Nashville, a été appelé à déposer.

Il déclare avoir tenu plusieurs conversations avec les accusés, relativement à certaine ordonnance votée par le Conseil municipal, mais à laquelle le maire avait apposé son veto.

Le témoin ajoute qu'il s'est entretenu le 28 février 1893 avec Caufield et Haley. Ces derniers lui ont donné l'assurance que l'ordonnance en question serait acceptée par le Conseil, malgré le veto du maire, si une somme de $2 500 était offerte en présent à certains conseillers ; ils avaient besoin, ont-ils dit, de deux voix de plus, et cette somme devait servir à les acheter afin de passer pardessus le veto du Maire.

M. Marshall leur a répondu qu'il consulterait la compagnie dont il est l'agent et a pris congé.

Le 5 mars, le témoin s'est rendu au bureau de Caufield et lui a annoncé qu'il ne pouvait verser la somme exigée.

La compagnie, a-t-il dit, consent à donner $5,000 pour les trois ordonnances, mais elle ne donnera pas un dollar de plus.

Les accusés lui ont alors répondu que les ordonnances en question seraient repoussées. Immédiatement après M Marshall, Caufield et Haley ont déposé à leur tour. Bien entendu, ils nient les accusations portées contre eux et ajoutent qu'il n'a jamais été question d'argent avec M. Marshall.

A quatre heures et demie de l'après-midi la cour s'est ajournée.

A sept heures et demie du soir l'audience a continué, mais la soirée s'est passée à des argumentations entre les avocats. M. Adams, de la poursuite, désirait produire en témoignage certaines lettres écrites par M. Marshall, dans le but de confirmer le témoignage de ce témoin.

Les avocats de la défense se sont opposés à la lecture de ces lettres, mais, après avoir entendu toutes les parties, le juge Moise a donné gain de cause à M. Adams.

Les personnes suivantes, citées par la poursuite, viendront ce matin témoigner du caractère honorable de M. Chas Marshall :

A. C. Hutchinson, Thos G. Rapier, Page M. Baker, Geo Denègre, W. G. Coyle, E. H. Farrar, John Glynn Jr., D. B. Morey, J. P. Smith, A. Luna, R. E. Rivers, Geo Nott, Frank A. Daniels, O. M. Dunn, N G. Persall, D. D Carren, Jas G. Clark et Joseph A. Shakspeare.

Base Ball.

New Orleans, 8 ; Evansville, 1.
Baltimore, 13 ; Cincinnati, 4.
Washington, 3 ; St-Louis, 2.
Philadelphie, 7 ; Cleveland, 0.
New York, 5 ; Chicago, 4.
Brooklyn, 4 ; Pittsburg, 0.
Boston, 7 ; Louisville, 4.
Montgomery, 19 ; Nashville, 6.

A Port Eads.

Port Eads, 10 juin, six heures du soir. Vend faible du sud ; temps clair.

Arrivés :

A huit heures 30 du matin, steamship El Monte, capitaine Hawthorn, de New York ; au Southen Pacific.

Steamship anglais Lassell, capitaine Combs, de Santos, via Rio de Janeiro ; à A. K. Miller et Co.

Steamship Breakwater, capitaine Rivara, de Puerto Cortez, via Livingston et Belize ; au Royal Mail.

Le Breakwater avait à la remorque le steamship anglais Scythian, capitaine Hamilton, parti de la Nouvelle-Orléans pour Bonnaca, Port Burchard et Truxillo, mais arrêté par un accident aux machines.

NOUVELLES A LA MAIN.

Un voleur s'est introduit, ces jours derniers, dans la résidence de Mlle Susie Dickson avenue Jackson 2072, et en a emporté plusieurs pièces de linge. Le tout évalué à $35. Hier elle a porté le fait à la connaissance de la police.

Vers sept heures dimanche soir, John Duvielh gamin de 9 ans, domicilié rue St-Claude 569, est accidentellement tombé d'un arbre d'une hauteur d'environ 15 pieds, et s'est fracturé la jambe droite. Il a reçu les soins des étudiants de l'hôpital.

—Les détectives Rainey et Roche ont arrêté hier après-midi, à l'angle des rues Washington et Saratoga, un nommé Robt Grant, accusé d'avoir obtenu de l'argent sous de faux prétextes. Il parait qu'il a pu en se présentant comme un agent de I. L Lyons, vendre une certaine préparation pharmaceutique. Il a été conduit au poste du premier precinct où plainte a été portée contre lui.

PIMPLES

Freckles, Blotches, Ringworm, Eczema, Scald Head, Tetter, and all other skin disorders positively cured with

HEISKELL'S OINTMENT.
PRICE 50C. A BOX.

If you would have soft, smooth and healthy skin, free from all imperfections, use constantly

HEISKELL'S SOAP.

JOHNSTON, HOLLOWAY & CO., PHILA.

BOSAZZA.—Décédée, hier matin, lundi 10 juin 1895 à 11 heures moins 10 minutes, à l'âge de 55 ans et 6 mois, MME PIERRE BOSAZZA, née Gallo, native de Biella, Piemont, Italie Occidentale. Les amis et connaissances de la famille ainsi que ceux des familles Pons et Gallo, sont priés d'assister aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui, mardi à 4 heures de l'après midi. Le convoi partira de la résidence de son mari, au Fair Grounds, Chemin de Gentilly.

Téléphone No 408.

F. LAUDUMIEY & CO
LIMITÉ.

F. LAUDUMIEY, Directeur.

Entrepreneur de Pompes Funèbres

Bureau : 1128 et 1130, Avenue Nord Remparts. Ecuries : 1116 à 1120 rue St-Claude, près Ursulines.

VOITURES POUR BALS, MARIAGES, PARTIES DE PLAISIRS, ETC.

John St-Paul, Président.
John B. Byrne, Vice-Président.
Chas. L. Boudousquie, Secrétaire et Trésorier.
Bureau de Directeurs : F. Laudumiey, P. Alph Rabouin, Chas. A. Deléry, J. F. Meunier.
20 fév—1 an

FEUILLETON.

No 37 — Commencé le 30 avril 1895.

MIRACLE D'AMOUR.

GRAND ROMAN

PAR PIERRE SALES.

DEUXIÈME PARTIE.

III

LA VOCATION DE JACQUELINE.

(Suite.)

—Et tes parents ? interrogea la supérieure. Ils consentent ?

Avec une amertume qui fut un trait de lumière pour sœur Marie-des-Anges, Jacqueline répondit :

—Ils me feront bien l'aumône *d'avoir l'air* de me regretter.

—Mais ils consentiront ?

—N'aurai-je pas un jour vingt et un ans ? Autant, pour eux, consentir tout de suite.

A la sécheresse avec laquelle la jeune fille s'exprimait sur ses parents, la religieuse comprenait que c'était entre eux et elle qu'avait éclaté le drame, la désunion. Et cela lui traça sa conduite :

—Eh bien, petite, voici ce que je te propose. J'ai, tu le sais, bien que je ne sois pas souvent d'accord avec eux, une certaine influence sur tes parents. Je me charge d'obtenir leur consentement, tout de suite, si tu consens, toi, à venir près de moi. Renonce au cloître, pour lequel je te jure tu n'es pas faite, viens m'aider dans la mission plus humaine et, je le crois fermement, plus douce à Dieu, de soigner les malades, les pauvres gens, les vieillards. Tu accompliras ton noviciat ici, sous mes yeux, dans ce quatier bien pauvre.... Tu es faite pour le dévouement, toi, et non pour la prière.... je dirais stérile, si je ne craignais un blâme de Monseigneur.—Là-dessus, embrasse-moi, et retourne chez toi, et quand tu auras suffisamment réfléchi, écris-moi. Que cherchais-tu, en somme, dans le cloitre ? Le repos, l'isolement. Tu les auras ici ; il y a bien deux ans que ni ton père ni ta mère ne sont montés à Montmartre... C'est si loin des Champs-Elysées !

Jacqueline tressaillit. Et cela confirma sœur Marie-des-Anges dans son soupçon : "ils l'ont heurtée, meurtrie ; elle ne veut plus les voir."

—Je vous remercie, ma tante.... Peut être avez-vous raison ?....Oui, je réfléchirai.... Et... je crois bien que je me fierai en vous...

Puis elle demanda :

—Voulez-vous me montrer une des cellules ?...

—Viens. Ah ! ça n'est pas gai comme ta chambre Louis XVI !

Quand la jeune fille eut visité une de ces chambrettes si pauvres, blanchies à la chaux, elle dit, avec un placide sourire :

—Vous vous trompez, ma tante ; c'est moins luxueux, mais c'est tout aussi gai.... et si calme ! Et cela respire si bien la paix !

La paix dont cette jeune âme meurtrie avait tant besoin ! la paix qui pénétrait déjà en elle !

—Tenez, ma tante, si cela était possible, je ne rentrerais pas avenue des Champs-Elysées. Je ne vous quitterais plus !....

—Veux tu t'en aller, petite folle !

Elle s'en fut, mais vraiment à regret ; et, tant qu'elle put voir la bâtisse branlante où était installé le couvent, elle retourna la tête, en murmurant :

Oh ! si je pouvais oublier, là !

Et, dans sa discrétion, elle prit un mauvais chemin, dont elle ne s'aperçut qu'une fois arrivée à la plate-forme du Sacré-Cœur.

Elle allait revenir sur ses pas, pour rejoindre sa voiture qui l'attendait à mi-hauteur de la rue Lepic ; mais elle fut attirée par l'admirable vue de Paris, de cette vallée de la Seine où vibre le cœur de la France et peut-être le génie du monde.

L'atmosphère était extrêmement pure, tous les monuments surgissaient avec une parfaite netteté de la masse des maisons, et des coteaux se profilaient dans le lointain, à peine embrumés.

Jacqueline demeura un long moment en contemplation devant ce spectacle, un des plus beaux, des plus attirants qu'offre la terre, et ses yeux, peu à peu, se fixaient surtout vers l'ouest, vers ces quartiers élégants peuplés de palais.

—Oh ! Dieu ! murmurait-elle, si l'on savait quelles infamies se cachent derrière ces murs sculptés, dans ces habitations si luxueuses, si heureuses qu'il ne serait que bien naturel d'y être bon, loyal, charitable.... honnête au moins ! Et la plupart de leurs maitres ne sont même pas d'honnêtes gens dans la moins stricte acception du mot ! Oh ! Paris ! Paris !

Instinctivement, elle avait prononcé ce dernier mot presqu'à haute voix, avec toute sa douleur, toute son indignation.

Et elle rougit, parce que cela fit tourner la tête à un jeune homme qui se trouvait à quelques pas d'elle, debout, les bras croisés, dans une attitude de défi, et qui, comme elle, était venu contempler cet énorme grouillement humain d'où montait une rumeur confuse.

Ils s'examinèrent deux ou trois minutes, étonnés, puis familiers, ayant une très vague sensation qu'ils n'étaient pas des inconnus l'un pour l'autre.

Oui, bien certainement, se disait le jeune homme, il avait déjà vu l'ovale si régulier de cette figure, ces chevaux d'un si joli châtain, si chaudement nuancé, ce front bombé, franc, loyal et ces grands yeux bruns, si doux, si bons. Où ?.... Il ne s'en souvenait plus.

Et elle, sûrement, connaissait ce visage hardi, trop maigre, trop dur aujourd'ui, un visage d'affamé, de malade qui eût facilement été celui d'un révolté, sans l'expressive bonté de ses lèvres. Mais ce qui la charmait surtout dans cette tête qu'elle ne reverrait peut-être jamais, c'était les yeux, des yeux noirs parfaitement dessinés et animés d'une si splendide énergie.

Tout de suite, il lui avait inspiré cette pensée qui jamais, devant les jolis jeunes gens de son monde, n'avait surgi en son esprit :

—Voilà un homme !

Et c'est à peine si elle faisait attention à ses vêtements délabrés, aux saillies osseuses, un peu trop noueuses de tout son corps. Ses yeux le résumaient.

Puis, en même temps, comme s'ils avaient eu honte de se dévisager si indiscrètement, ils se détournèrent l'un de l'autre, mais visiblement à regret et, de nouveau, laissèrent tomber leurs regards sur Paris.

Et bientôt Jacqueline s'éloignait, très impressionnée par cette furtive rencontre, l'âme pleine d'un monde de pensées.

Qu'était-ce que ce jeune homme ? Et pourquoi ne pouvait-elle s'empêcher de songer à lui ?.... Pour absurde, la chose était absurde ; mais elle n'en était pas moins, et il fallait en chercher la raison.

Etait-ce un savant, un artiste, le contremaître de quelqu'une des usines dont les cheminées se dressent au pied de la Butte-Montmartre comme des tronc d'arbre dépouillés ?

—Il n'est pas riche.

C'était la première évidence.

—Quelle intelligence, pourtant, dans son regard !

Au moment où elle arrivait à l'autre bout de la plate-forme, elle pencha un peu la tête à gauche, croyant que lui aussi devait la suivre du regard.

Mais il avait repris sa pose immobile, les bras croisés sur sa poitrine renversée, et sa tête audacieuse défiait toujours la grande ville, comme s'il lui avait jeté un cri de guerre.

Jacqueline eut honte, alors, d'être si prodigieusement intéressée par un inconnu. Elle traversa vite la petite place, gagna la rue Norvins, puis la rue Lepic, et elle était très rouge lorsqu'elle arriva à sa voiture.

—Mademoiselle n'est vraiment pas raisonnable ! disait la femme de chambre, qui avait peine à la suivre. Mademoiselle est excessive en tout ! Mademoiselle finira par tomber malade à force de se fatiguer.

Un mois auparavant, cette fille de service n'eût pas osé adresser de semblables gronderies, car c'en était presque, à sa jeune maîtresse. Mais, depuis deux ou trois semaines, de si grands changements s'étaient faits à l'hôtel d'Auseraie, dans l'esprit de tous ceux qui pouvaient surprendre les conversations de Jacqueline avec son père ou avec sa mère !

"Jacqueline était excessive.... Jacqueline manquait de mesure.... Jacqueline ne savait se modérer en rien.... Jacqueline devenait absurde à force de raisonner.... Et puis, ce n'est pas le fait des jeunes filles de raisonner, de discutailler...."

L'auréole d'autrefois disparaissait. Et on commençait à répéter couramment, à l'office, d'où cela se répandait dans les offices et les hôtels voisins, "que certainement mademoiselle avait un fonds excellent et que personne ne pouvait décemment se plaindre d'elle, mais que son caractère était devenu très bizarre tout d'un coup et que ses parents devraient s'en inquiéter.... Une fêlure au cerveau, c'est si vite déclaré...."

Ainsi, ce matin, pensait la femme de chambre, quelle absurdité de venir dans ce quartier perdu de Montmartre, lorsqu'on avait tant de courses à faire, au risque d'éreinter les chevaux ! Du reste, le cocher, homme sensé, n'avait pas voulu poursuivre jusqu'en haut.

Et cela, pour rendre visite à une vieille toquée de tante qui passait sa vie à soigner les malades et avait prétendu ignorer pendant quinze jours l'accident arrivé à M. le marquis !

—Mademoiselle ne devait rester que cinq minutes au couvent ! Jamais nous n'aurons le temps de faire tout ce dont nous a chargées Mme la marquise.

—Bien, bien ! fit Jacqueline avec impatience.

Elle, si douce autrefois, qui avait toujours de bonnes explications pour éviter les gronderies aux domestiques, et qui se permettait maintenant ces mouvements d'irascibilité !

Décidément, quelque chose se détraquait en elle. Ne venait-elle pas encore d'en donner une preuve en courant à cette plate-forme au lieu de rejoindre tout bonnement sa voiture, lorsqu'elles étaient si pressées ?

—Moi, je n'ai rien dit, à Mademoiselle, au moment où nous sommes sorties du couvent, parce que je croyais que Mademoiselle voulait aller prier au Sacré-Cœur.

—Bien, bien ! fit de nouveau Jacqueline.

Ce verbiage, qu'elle écoutait jadis complaisamment, même lorsqu'il l'ennuyait, lui était odieux aujourd'hui. Il lui fallait le calme, le silence. Elle aurait voulu s'enfermer, seule, pour tout le jour.

Et cela l'énerva encore plus de passer dans huit ou dix magasins où sa mère l'avait chargée de faire des achats pour Robert, pour Isabelle. Elle qui, pourtant, avait toujours tant aimé son rôle de grande sœur, presque de petite mère !

Mais elle ne pouvait différer ces achats. Robert et Isabelle sortaient aujourd'hui, ils remporteraient ce soir ce qu'elle achèterait ce matin, c'est-à-dire une foule d'inutilités.

Elle frémit un peu quand, en rentrant, vers midi et demi, elle eut additionné le chiffre de ses dépenses. Tant d'argent dépensé à des riens, dont son frère et sa sœur seraient fatigués avant un mois ! Car, le mois prochain, ils enverraient une autre liste, aussi compliquée, aussi coûteuse, M. Robert et Mlle Isabelle n'avaient que la peine d'ordonner ; Jacqueline choisissait ; et, ainsi leur après midi pouvait être consacrée à une bonne chevauchée au Bois de Boulogne.

On l'accueillit assez mal lorsqu'elle entra dans la salle à manger où, déjà, toute la famille était réunie.

—A quelle heure nous ferais-tu déjeuner, mon enfant ! dit le marquis presque sévère. Tu vois, nous nous mettions à table sans toi....

A continuer.